

LE FEU SOUS LA PEAU

Suburban Mayhem

DE PAUL GOLDMAN

FICHE TECHNIQUE

AUSTRALIE - 2006 - 1h30

Réalisateur :
Paul Goldman

Scénario :
Alice Bell

Image :
Robert Humphreys

Montage :
Stephen Evans

Musique :
Mick Harvey

Interprètes :
Emily Barclay
(Katrina)
Michael Dorman
(Rusty)
Robert Morgan
(John)
Anthony Hayes
(Kenny)
Laurence Breuls
(Danny)
Steve Bastoni
(Robert Andretti)
Mia Wasikoska
(Lilya)



SYNOPSIS Le crime parfait existe-t-il ? C'est la question que se pose Katrina Skinner, jeune mère célibataire de 19 ans qui évolue dans un monde de petits voyous et de glan-deurs... Habitant avec son père dans le quartier résiden-tiel de Golden Grove, elle est passée maîtresse dans l'art de manipuler les hommes - à tel point qu'elle ne recule devant rien pour obtenir ce qu'elle veut, même quand il s'agit de meurtre... Lorsque son père menace de lui cou-per les vivres et d'emmener son fils loin d'elle, Katrina échafaude un plan diabolique qui marquera la petite com-munauté pour longtemps...

CRITIQUE

Plus d'un an après son passage remarqué sur la Croisette après une sélection dans la catégorie «Un Certain Regard», **Le Feu sous la peau** arrive enfin dans nos salles obscures. L'originalité du film réside principalement dans une vibrante radiographie hypertrophiée de la jeunesse en



crise des banlieues résidentielles australiennes. Derrière l'aspect propre et policé d'un quartier aisé se cachent les travers sordides d'une jeunesse désabusée et en souffrance.

Le film se présente comme une lente plongée dans le quotidien douloureux de Katrina qui s'avère, au fur et à mesure de l'histoire, être une véritable veuve noire puisqu'elle exerce un pouvoir manipulateur et machiavélique sur tout son entourage. Son pouvoir peut aller jusqu'aux limites de l'entendement quand elle veut assouvir ses noirs désirs. Totalement incontrôlable, elle n'en fait qu'à sa tête et ce, malgré le fait qu'elle soit responsable d'un enfant. (...) Le titre original traduit bien les enjeux diégétiques du film : **Suburban Mayhem**. Très juste, il symbolise la montée en puissance d'un chaos qui va terrasser ce petit coin de banlieue en apparence paisible. Le tout est orchestré par Katrina qui dévaste tout sur son passage, comme le ferait l'ouragan éponyme.

Le film présente une mise en scène très «rock'n'roll» qui s'articule bien avec le sujet «sex and drugs», tendant vers une rencontre entre **Easy Rider** et **Tueur né**. Le style percutant atténue néanmoins l'aspect sordide du sujet traité et donne un ton parfois décalé dans des moments où l'on se surprend à rire. Un certain humour noir volontaire ponctue donc le film. Ce style est très entraînant durant la première demi-heure mais par la suite, cela peut diviser le public car la

montée en force de la manipulation devient si rocambolesque et si surréaliste que cela peut jouer en défaveur du métrage en ce qui concerne l'immersion d'une partie des spectateurs. La forme «rock'n'roll» peut donner une impression de décalage face à la dramaturgie mise en place dans certaines séquences. La dernière demi-heure peut à ce titre irriter par ce manque d'efficacité. Il plane une impression mi-figue, mi-raisin devant tant de décalage. Ce pari osé s'avère être un des enjeux majeurs du film car **Le feu sous la peau** se débarrasse totalement à de nombreux moments de ce trop plein entre fond et forme pour laisser une mise en scène plus traditionnelle. Celle-ci sauve le déséquilibre constaté, et s'avère bien plus juste et maîtrisée afin de faire passer plus d'émotions lors des scènes clefs.

Le film est donc construit sur un fragile équilibre : d'un côté, un scénario lourd de pathos qui peut être par moments court-circuité et de l'autre, une mise en scène trop appuyée qui peut désamorcer l'essor dramatique, ou du moins l'alléger et jeter un certain discrédit. Cela trahit une ambition louable de la part d'un réalisateur qui ne se contente pas d'une énième déclinaison sur le thème du mal-être d'une jeune femme. Il pousse plus loin le spectateur et, comme toute œuvre en marge, le film peut susciter l'adhésion mais aussi le rejet.

On constate l'implication du cinéaste dans la proposition d'une œuvre originale où il offre une

articulation scénaristique bien plus complexe qu'à l'accoutumée. Se dégage de prime abord le fait que le spectateur ne reste pas passif car le film est construit de telle sorte qu'il laisse planer délibérément plusieurs zones d'ombre. Ainsi, le public reste en éveil, cherchant à combler les trous dans les nombreuses pièces du puzzle. Cela découle de la structure même du film, issue de témoignages qui lui donnent une ossature en flash-back, les «morceaux» narratifs s'emboîtant les uns les autres mais avec des parties manquantes. Ces mêmes parties absentes vont provoquer le spectateur et le pousser à chercher un lien logique entre les deux séquences. On est loin d'un film américain surfait qui joue dans la «sur explication» avec des twists et autres effets «tiroir», prenant le spectateur pour un crétin. L'originalité du cinéaste australien est à l'inverse : au lieu de tout expliquer dans les moindres détails, les tenants comme les aboutissants, il préfère laisser en définitive des zones d'ombre afin que le spectateur se fasse sa propre opinion.

(...)

Gwénaél Tison

<http://www.dvdrama.com>



(...) Signé par un réalisateur longtemps abonné aux clips vidéo (Paul Goldman), ce long-métrage saisit, tout d'abord, par une esthétique qui emprunte beaucoup à cette manière de filmer. A certains moments, le spectateur se croirait même tout droit débarqué en plein milieu d'une séquence de MTV. Un résultat qui tient beaucoup au montage très dynamique mais aussi à une photo particulièrement soignée privilégiant la clarté et des lumières parfois assez crues. On notera aussi, toujours selon la même idée, la bande-son particulièrement adéquate qui achève de nous plonger dans la spirale destructrice de Katrina.

(...) Construit comme un documentaire, **Le Feu sous la peau** s'intéresse, en effet, à tenter de montrer la descente aux enfers d'une jeune fille qui avait a priori tout pour être heureuse mais qui en arrivera à commanditer l'assassinat de son propre père.

A la fois kitsch et dérangeante, cette réalisation oscille sans cesse entre humour (noir) et prise de conscience, entre radiographie d'une jeunesse perdue et épopée déjantée parfois assez drolatique. Le résultat est saisissant et fonctionne surtout grâce à la présence de la comédienne néo-zélandaise Emilie Barclay, déjà couronnée dans son pays de l'Oscar de la meilleure actrice en 2005 pour le film *In my father's den*.

Nathalie Couturier
www.commeaucinema.com

Le feu sous la peau est le titre français d'un film australien qui aurait dû s'intituler «La bêtise sous la trashitude». Tous les éléments pour séduire les amateurs de cinéma barré et déviant sont idéalement réunis. Hélas, ils ne fonctionnent à aucun moment, la faute au réalisateur qui ne choisit pas son camp entre la distanciation ironique et la détermination à coller au mal-être d'une poupée brisée. Pour être plus précis, le réalisateur australien Paul Goldman a eu la mauvaise idée de raconter son histoire à la manière d'un reportage télé racoleur et cynique, en alternant les bribes de la vie tordue de Katrina et les interventions face caméra des différents personnages. Les liens entre eux sont tellement superficiels qu'on n'y croit pas une seconde. Sur ce clivage, le récit déroule ses (pénibles) bobines en pensant nous avoir dans sa poche, entre posture provocatrice outrée et séquences mélodramatiques incongrues, avant de délivrer sa grande surprise : un retournement de situation final pervers qui essaye sans doute de distiller la même impression de malaise qu'Oliver Stone avec **Tueurs nés**.

Dépourvu de la moindre rigueur, le résultat repose sur le vide et se roule dans une fange provocatrice avec une certaine complaisance. Les fausses audaces de la mise en scène ne servent pas la paresse d'un récit qui cherche aveuglément à exploiter un fait divers crapoteux sans avoir un point de vue de cinéma. (...) Les acteurs font ce qu'ils peuvent, mais leurs

efforts méritoires ne peuvent sauver que ce qui peut l'être. D'un bout à l'autre, le film est juste ridicule.

Romain Le Vern
<http://www.avoir-alire.com>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Crossroads - n°55
Eric Coubard

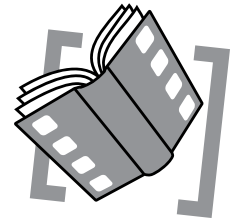
Le scénario est assez décalé et violent (...) La réalisation se veut neutre à l'instar d'un documentaire sur une parricide, un peu folle, cruelle et vicieuse.

CinéLive - n°114
Avec la révélation Emily Barclay, qui a vraiment le jeu sous la peau.

Positif - n°557
Préférant accumuler les numéros d'actrice (...) Paul Goldman en oublie de dresser la peinture sociale qui influence ces moins que rien.

Studio - n°237
(...) Thriller de bonne facture (...)

Première - n°365
Cette histoire de manipulatrice parricide se la joue trash, mais nous rappelle surtout qu'en anglais, trash veut dire poubelle.



PROPOS DE ALICE BELL ET DE LA PRODUCTION

(...) Le tournage du film se déroula au moment même où le cyclone Katrina s'abattit sur la Nouvelle-Orléans et, une fois encore, comédiens et techniciens saluèrent la protagoniste comme une «force de la nature.» «Pour y parvenir, il m'a fallu inventer un personnage qui est sans doute mon double chez qui on aurait éliminé toutes les limites, tous les repères, qu'on se fixe en grandissant. C'est en empruntant des traits de caractère de plusieurs criminels, et en me débarrassant des limites imposées par la société et de tout scrupule quant aux conséquences de ses actes, que j'ai construit le personnage de Katrina,» explique Alice. «Une fois que je tenais mon personnage, je l'ai lâché dans une banlieue résidentielle et je lui ai imaginé un enfant - parce que je trouvais que cela tranchait de manière intéressante avec ce qu'elle s'apprêtait à faire dans le film - et Katrina a alors existé. C'est un personnage qui ne recule devant rien.» «Katrina m'a toujours fait penser à un ouragan. C'est facile d'évoquer les actes abominables que commet Katrina, mais ce que j'aime chez elle, c'est qu'elle est exceptionnelle. La voir vous glace les sangs, mais c'est le genre de personne qu'on aime fréquenter parce que, sans elle, la vie est franchement terne. Elle est pleine de vitalité. Elle ne mène sans doute pas sa vie comme tout le monde, mais elle s'amuse beaucoup plus. Elle a beau-

coup d'humour. Elle dit des choses que personne d'autre qu'elle n'oserait dire, et c'est pour cela qu'elle est aussi drôle.» «Le film vous emporte dans un tourbillon de folie, d'énergie, et de cruauté, mais c'est surtout l'histoire d'un personnage sans limites, et je pense que les gens adorent voir ce type de personnages : on a ainsi un peu le sentiment de vivre des choses interdites par procuration,» précise Jan. Le réalisateur Paul Goldman a signé deux longs métrages **Australian Rules** et **The Night We Called It A Day**, et s'est fait connaître pour ses clips vidéos et ses spots publicitaires. Il collaborait étroitement avec Leah et Alice depuis plusieurs années lorsque Alice lui présenta un tout premier jet du scénario. Paul collabora au scénario avec Alice pendant un an, en apportant son point de vue et ses idées à l'intrigue : «Je crois que Alice et Leah ont compris à demi-mot que j'aurais souhaité que l'atmosphère générale du film soit beaucoup plus sombre, mais Alice voulait au contraire conserver la dimension de comédie du film. Tous les conflits d'ordre artistique que nous avons eus pendant les deux ans et demi de développement sont nés de ma détermination à ancrer le film dans une réalité affective et psychologique. J'aime bien les histoires sombres... j'aime l'envers du décor...»

«Je ne voulais pas que le film verse dans la farce. Il y a de nombreuses scènes d'humour noir dans le film, et l'humour y est un élément fondamental, mais il

fallait qu'on reste toujours sur le fil : je n'aurais pas voulu que le film adopte un ton de sitcom ou une tonalité trop décalée.»

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Australian Rules
The Night We Called It A Day
Le feu sous la peau 2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°557
Cahiers du cinéma n°625
Fiches du Cinéma n°1871